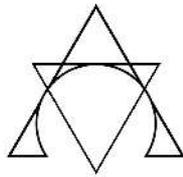


APOCATASTASE



Spectacle pour un seul personnage qu'on nommera '*l'individu*'.

Dans une ville déserte, vierge de toute activité humaine, l'individu demeure comme la dernière âme encore vive dans ce squelette abandonné par la civilisation.

Sur le plateau traînent des journaux, des détritiques et quelques aménagements urbains tels qu'un arrêt de bus, des bancs ou un feu tricolore. La scène est plongée dans le noir pendant toute la durée du spectacle, le public est réparti sur le plateau, certains ont des lampes ou des frontales qui constituent les seules sources de lumière du spectacle.

Début du spectacle :

L'individu sort d'une poubelle, ère dans le décor un moment, puis s'arrête dans un coin pour uriner en chantonnant.

L'individu secoue les dernières gouttes et referme sa braguette.

Il se dirige vers un abribus, regarde les horaires avant de s'asseoir sur le banc un moment en silence.

« Y a plus de saisons.

Plus d'heures non plus.

C'est un temps à rester chez soi ça. Un temps à attendre demain. M'enfin tu pourrais aussi bien faire ça demain.

Alors t'attends le bus à la place, mais tu sais jamais lequel des deux va arriver en premier.

Ouais.

Ouais, ouais, ouais...

Y a de plus en plus de nuit dans le jour. Autant que dans un verre de vin où t'aurais mis tant d'eau, qu'y aurait plus de vin. C'est l'idée.

Une nuit sans fond, celle qui transforme la lumière en marbre. Ce genre de nuit là, qui imprègne tes fringues. N'importe où que tu débarques, on te fera la remarque :

« *Il fait nuit dehors, non ?*

-Comment vous savez ?

-Ho ben vous êtes tout recouvert de nuit ! »

Ici quand le soleil se lève il continue de faire nuit.

Putain.

Les bus y sont jamais à l'heure dans cette ville.

Jamais.

Déjà que les heures sont pas à l'heure.

Le silence non plus, on l'entend plus, écoute ça...

L'individu écoute le silence.

Non, hein... On l'entend plus du tout, même pas un peu. Avant on l'entendait. On entendait rien d'autre d'ailleurs, mais c'était une autre époque. Les temps ont changé depuis. Y a plus de silence, y en a plus...

L'individu se lève, guette au loin l'arrivée du bus. Regarde encore les horaires puis roule une cigarette. Il fouille ses poches en quête d'un briquet avant de se résigner.

Personne a du feu dans cette foutue ville. Personne... Les gens tu leur demandes du feu ils en ont jamais. Alors tu demandes plus. Et à force de plus demander, y a plus de gens.

« *Désolé je fume pas* ». J'te demande pas si tu fumes, j'te demande si t'as du feu. Moi je fume bien et pourtant j'ai pas de feu. Donc si tu fumes pas, t'as plus de chances d'avoir du feu, puisque justement tu fumes pas. Logique. T'as toujours une capote sur toi alors que tu baisses jamais, c'est d'ailleurs pour ça que t'es toujours avec cette capote. Mais c'est le jour où tu l'as pas que t'en as besoin. Alors tu baisses pas. Ça change pas grand-chose à l'arrivée.

Mais quand t'y penses, tu préfères ne pas baisser pour quelle raison, hein ?

Aujourd'hui je fume pas parce que j'ai pas de feu, demain je fumerai pas parce que j'aurai pas de clope, hier je fumais pas parce que j'avais arrêté, ou que j'avais pas commencé, ou que j'avais pas envie, ou que merde. T'as toujours une raison. Toujours. Surtout quand t'en as pas.

Alors pourquoi tu fumes pas ?

Pourquoi tu baisses pas ?

Pourquoi t'as pas ton bus ?

Pourquoi personne te répond ?

C'est toujours le même problème, c'est une question d'intervalle. L'intervalle entre toi et les autres. Celui qui fait que t'es à la bonne distance, que les mots font la bonne longueur et les silences la bonne durée. C'est pas quelque chose qui fait partie de l'instinct, c'est tout l'inverse. C'est pour ça qu'on s'éduque, qu'on se fonde dans la norme : on se met d'accord sur le bon intervalle, celui qui équilibre l'offre et la demande,

qui te rend moins gourmand, plus productif, te fait accepter la valeur des choses, et que les choses aient une valeur.

C'est comme ça.

Le bus passe à telle heure, s'arrête à tel arrêt et le billet coûte tant.

Tu n'as pas d'influence là-dessus, quand bien même tu prends le bus tous les jours, quand bien même tu le conduis toute ta vie, pas plus d'influence que sur l'heure à laquelle le soleil se lève. C'est une loi de la nature.

De la nature humaine.

Oui, parce qu'il existe une nature naturelle, mais celle-ci n'a rien à voir. Un peu comme le jour et la nuit, ils se partagent le même ciel, mais l'autre est le contraire de l'un.

Alors tu prends ton putain de bus après avoir fumé ta putain de clope, pour aller baiser dans ta putain de piaule. C'est un programme que t'exécutes. Une partition que t'interprètes. Les lignes sont déjà tracées, l'intervalle te dicte le tempo, t'as juste à te laisser glisser.

Et si tu refuses, y se passe quoi ? Qu'est-ce que j'en sais de s'il y a une vie au-delà de l'intervalle. Les gens ne reviennent jamais de là-bas, c'est sans fond, autant pas y foutre les pieds.

L'individu interpelle un feu tricolore.

Tu fumes ?

Le feu passe au vert.

T'aurais pas du feu par hasard ?... Ben non t'as pas de feu. Si tu fumes c'est que t'as pas de feu. Un feu qu'a pas de feu, le monde est complètement parti en couilles. Allez tiens, je te passe ma clope, de toute façon j'en avais pas vraiment envie.

L'individu donne sa cigarette au feu.

T'as pas l'heure par hasard ?

Le feu passe au rouge.

Non hein, t'as pas l'heure. Personne n'a l'heure.

Quand on a du temps, on n'a pas l'heure.

Je crois que là il passera plus.

Le bus.

Ça me rappelle une fois, j'étais jeune... J'étais timide, tu sais, du genre maladif. Un matin je devais partir à l'école, et je prenais le bus, tu vois ? Le car, appelle ça comme tu veux. Ça pouvait arriver qu'il soit un peu en retard, un peu en avance, un peu à l'heure, un peu des trois. Un matin il est pas passé. Jamais. Pas qu'un peu. Je l'ai attendu, je l'ai attendu si longtemps que ça aurait été honteux d'arriver à l'école avec un retard pareil, et que ça aurait été tout aussi honteux de revenir à la maison après autant de temps. Je vais même te dire que ça aurait été honteux de monter dans le bus s'il avait fini par arriver, parce que le chauffeur n'aurait jamais cru que quelqu'un puisse attendre aussi longtemps.

Au bout de combien de temps c'est raisonnable d'arrêter d'attendre ? Ça c'est une putain de question. C'est quoi le moment précis où tu considères que là, maintenant, c'est fini d'attendre, il faut agir, qu'est-ce qui le provoque ? On y revient, à cet enfoiré d'intervalle. Si tu t'inquiètes trop tôt, tu es impatient, si tu t'actives trop tard, tu es inconscient. Si tu n'as pas bien assimilé l'intervalle, tu encours le risque d'atteindre le moment où attendre n'est plus raisonnable, précisément au moment où ça n'est pas raisonnable d'avoir attendu aussi longtemps ! Alors tu continues d'attendre, t'as mis le doigt dans l'engrenage : avant c'était au bus de justifier son retard, maintenant c'est à toi de te justifier d'avoir trop attendu, c'est de ta faute ! Et plus tu attends, moins tu peux justifier d'attendre, et donc, plus tu attends.

J'ai traversé toutes les émotions. La tension qui grandit chaque minute, te fait faire des scénarios, des pires, des moins pires, et des pires en pires. L'angoisse qui te pousse à prendre un choix, l'angoisse qui décuple face à l'absence de décision. La peur qui brûle et te fout en colère, en colère contre cette saloperie de bus qui n'est pas capable de répondre à ses obligations et te fout dans la merde, toi qui n'a rien demandé ! Toi qu'a toujours été à l'heure et avec ton titre de transport, oui monsieur ! Mais ce qui te fout le plus en rogne c'est toi-même, planté là, qui n'arrive pas à bouger, qui t'accables d'une responsabilité qui n'est pas la tienne et t'as envie de chialer. Envie de chialer non pas à cause du bus ou du jour d'école que tu rates, pas à cause du fait d'être seul dehors sans boire ni manger, non, tu chiales parce que tu comprends pas pourquoi tu chiales. Donc tu chiales encore plus. Pourquoi t'es comme ça ? Pourquoi t'es pas capable ? Et si on te demande de te justifier, t'auras quoi d'autre à répondre à part des larmes ?

À la masse il faut te le faire rentrer ce putain d'intervalle, à la masse ! Chez certains il rentre jamais. Ouais. Tu sais que n'importe qui aurait fait quelque chose, n'importe quoi, même bête où inutile, du moment que tu restes pas entre ces quatre barres pendant huit heures, mais pas toi, et ce connard de bus est là pour te le rappeler ! Il vient te rappeler que t'es un gamin terrifié par la vie et que t'as aucune foutue idée de ce que tu fiches ici, tu vas à l'école parce sur demande, mais quand tu y arrives tu n'y trouves pas la raison. Pourquoi on t'envoie à cette école ? Pourquoi à cette heure, par ce chemin, ce jour-là, qu'est-ce que ça t'apporte ? Pourquoi t'existes, pourquoi tu es toi ?!

S'indignant en direction du bus qui n'arrive pas : Vous voyez comment ça nous rend borges quand vos bus sont pas à l'heure ?!

Et si je rentrais chez moi, qu'on trouvait un moyen de m'amener à l'école, une alternative, pourquoi je continuerais de prendre le bus ? Pourquoi je le prenais à la base ?! Ça remettrait tout en cause. C'était trop tard, j'avais déjà tout remis en cause.

Je me suis mis à douter de tout, bien au-delà du cadre de l'école et de son trajet.

C'est disproportionné tu vas me dire, par rapport à une situation aussi anodine.

Pas si anodine en réalité.

Si le monde n'est plus capable de subvenir aux besoins qu'il m'a lui-même fixé, en quoi ça serait à moi d'endosser la charge de compenser son manque ? Je devrais aller bousculer tout mon microcosme pour pallier à l'absence d'un bus ? Si le monde ne m'offre pas ce service, je n'ai pas à lui offrir de me livrer à l'école en retour. C'est un échange. Un contrat. S'il est rompu d'un côté, il doit être rompu de l'autre. C'est de l'équilibre, ni plus, ni moins. Si tu donnes plus que ce que tu peux recevoir, tu génères un surplus, un surplus qui ne profitera à personne, qui ne construira rien, qui n'augmentera aucune pensée. Rien qu'un excédant dans un système qui n'a à t'offrir en échange que de la répression et des injonctions, qui te culpabilise de ses faiblesses.

Je me disais pas ça, pas avec ces mots, j'étais juste un gamin bloqué par la honte. Mais dans le fond, toute cette indécision avait pour but de faire germer ce raisonnement, c'était cette pensée-là que je cherchais à produire sans en être capable. J'ai attendu là, toute la journée. J'ai attendu jusqu'au soir pour rentrer comme si tout s'était passé normalement, alors que j'avais mille autres endroits où aller et mille façons de tuer le temps. Je suis venu là pour attendre le bus, je l'ai attendu. Il n'est jamais passé. Jamais jusqu'au lendemain.

Fin.

Cette journée perdue à attendre, seul, sans but, elle m'a plus marqué, m'a plus appris, que n'importe quel autre jour de ma scolarité, parce que je ne me suis pas posé la question du comment, mais celle du pourquoi, et je n'y ai trouvé aucune réponse. Ça m'a donné le vertige. T'as pas idée de ce que peut raconter un bus qui ne passe pas...

Qui ne passera jamais.

Il passera pas hein ?

Le feu passe au orange.

Le seul moyen de s'en assurer, c'est de l'attendre jusqu'à ce qu'il ne passe pas. C'est pas un projet plus con qu'un autre...

« Vous attendez le bus ?

-Non, j'attends l'inverse.

-Vous attendez l'inverse d'un bus ?

-Oui. En quelque sorte.

-Ben vous l'avez déjà votre non-bus là. Non ?

-Si, mais, j'attends qu'il ait fini de passer.

-Ha... Et qu'est-ce qui mettrait terme à son passage ?

-L'inverse d'un non-bus.

-L'inverse d'un non-bus... Donc vous attendez le bus en fait ?

-Alors... Oui... Mais en l'occurrence j'attends qu'il n'arrive pas...

-Et s'il arrive ?

-Commencez pas à prévoir le pire... De toute façon il n'arrivera pas !

-Dans ce cas pourquoi attendre ?! »

Pourquoi attendre ?

Pourquoi attendre...

Pourquoi ne pas attendre ? Pourquoi ne pas être ? Pourquoi courir ? Pourquoi partir à point ? Pourquoi ici rire et demain pleurer ? Pourquoi fuir, pourquoi lutter ? Pourquoi perdre, pourquoi retrouver ? Pourquoi baiser, pourquoi chier, pourquoi souffrir, pourquoi jouir, pourquoi vivre, pourquoi tuer ? Pourquoi ? Pourquoi ?! Pourquoi ! Pourquoi quoi ? Pourquoi quand ? Pourquoi partir ? Pourquoi là-bas ? Pourquoi rien ? Pourquoi nulle part ? Pourquoi jamais ? Pourquoi lui ? Pourquoi moi ? Pourquoi la nuit ? Pourquoi le temps ? Pourquoi mentir ? Pourquoi savoir ? Pourquoi dire ? Pourquoi se taire ? Pourquoi nous ? Pourquoi pas moi ? Pourquoi faire ? Pourquoi voir ? Pourquoi rouge ? Pourquoi noir ? Pourquoi tout ? Pourquoi tant ? Pourquoi nuire ? Pourquoi vendre ? Pourquoi si vite ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi prier ? Pourquoi voter ? Pourquoi vouloir ? Pourquoi accepter ? Pourquoi se laisser faire ? Pourquoi garder le silence ? Pourquoi désirer plus ? Pourquoi soumettre ? Pourquoi obéir ? Pourquoi continuer ? Pourquoi finir ? Pourquoi les autres ? Pourquoi il n'y a plus personne ? Pourquoi il n'y a que seul que je ne suis plus différent ? Pourquoi je peux pas m'allonger sur ce banc ? Pourquoi y a des putains d'accoudoirs en plein milieu ?! Pourquoi c'est comme ça sur tous les bancs, de toutes les villes ? On en a fait la demande peut-être ?

Je ne me souviens pas avoir été concerté, qu'on ait eu notre mot à dire, comme si la ville était un tas de ronce qui s'étendait à notre insu, qu'on ne pouvait pas la quitter et où on nous interdisait de vivre.

Ces accoudoirs, c'est des épines, c'est un message écrit dans la langue du mépris pour te dire « *Si tu n'apportes pas ta contribution au système, tu ne jouiras pas de ce qu'il a à t'offrir en retour.* »

La demande. L'offre. Tu connais.

Pourtant, est-ce que tu deviens clodo parce que tu ne contribues pas, ou bien tu ne contribues pas parce que tu es clodo ? T'es clodo parce qu'une économie a décidé en toute conscience qu'il fallait des sacrifiés. Qu'il n'y aurait pas de place pour tout le monde. Que tu pourrais te retrouver avec dix sièges pour toi, te retrouver à deux sur un, ou n'en avoir aucun. Que c'était inévitable. Que c'était nécessaire même. Rien de délibéré à être un clodo, c'est pas de l'opposition, pas du militantisme. Ils ont leur place réservée dans la structure du monde. Tel pourcentage de la population sera à la rue, parmi eux, tel pourcentage va crever de froid cet hiver. C'est des mathématiques quoi. Un peu plus, un peu moins ? On adapte le budget, c'est à la carte. Ho, et désolé pour ceux qui se retrouvent dans cette situation, on aura qu'à dire que c'est de leur faute, rien de plus simple : répondre par des clous et des accoudoirs, juste un symbole de plus pour dire « T'as voulu être SDF, maintenant faut assumer. ». D'une main je les engendre, et de l'autre je les punis d'exister.

Je te donne naissance, mais t'empêche de vivre.

Allez, bonne chance pour trouver ta place connard !

C'est le pinacle de la perversion et de l'humiliation, de dépenser du fric pour écarter les gens qui n'en ont pas. De la violence par la plume, des insultes dans le silence.

Tu te souviens quand je te disais que plus t'as attendu le bus, plus tu continues de l'attendre ?

Hé ben plus t'as été clodo, plus tu le seras.

Les choses ne vont jamais que dans un seul sens. C'est l'inertie.

C'est à toi de te tirer de la merde dans laquelle on t'a mis, tu en as le devoir, mais heureusement tu en as les moyens : ta volonté ! Putain, heureusement que la volonté existe, sinon t'imagines tous les problèmes qu'il y aurait dans le monde ! « *Quand on veut s'en sortir, on s'en sort.* » Toi en tout cas t'as pas l'air déterminé à t'en sortir d'être un trou du cul !

Personne fera rien pour toi. Personne. Rien. Ha si ! Des accoudoirs ! Des accoudoirs et des jets d'eau, y a quand même un effort, je suis mauvaise langue !

Des efforts pour te cacher sous le tapis, te tenir à l'écart, alors que nos clodos, on devrait en être fiers, on devrait les faire parader à la fête nationale, ils sont le témoignage de la réussite d'un modèle, la preuve que oui, tout le monde peut réussir, suffit de prendre la part d'un autre, y a un problème à ça ? Moi je vois pas de problème. Une pique de réalité, c'est tout.

On gagne bien la guerre en tuant, faut pas l'oublier non plus. Pourtant c'est au perdant qu'on attribue le poids de toutes les morts « *vous vous rendez compte de tout ce qu'ils ont commis ? Heureusement qu'on les a arrêtés dis donc !* » Chante celui qui répète que toutes les vies se valent, mais pour qui le crime n'est impur qu'entre les mains de celui qui ne partage pas ses idées.

Parfois entre ton ennemi et toi-même, ce n'est pas facile de faire la différence. C'est d'ailleurs à ça qu'on reconnaît tes ennemis.

Donc oui, je préfère attendre dans mon coin une chose qui n'arrivera jamais, que de commettre aux mêmes heures les rituels d'un monde qui marche à la cravache et au métronome.

Je préfère être invisible qu'aveugle.

Qu'ils deviennent invisibles, tous, pour voir, qu'ils disparaissent ! Ça leur fera drôle. Muselés sous une nuit de goudron, les mains attachées par le linceul, abandonnés aux pieds d'immeubles qu'on a érigés en tombes prémonitoires. On aura encore sur les doigts la terre chaude des fosses qu'on a bien voulu creuser, mais pour notre voisin hein, car on se serait insurgé de les avoir bâties pour nous-mêmes... Quelle honte ! Tout ça au nom des quelques-uns qui se sont entourés de l'humanité pour mieux s'en détacher, et dicter comment doivent vivre les fossoyeurs et mourir les malades, au motif qu'ils possèdent la parole qu'ils leur ont volée.

Je refuse d'être complice de ceux qui verrouillent nos tombes en remplissant leurs urnes. On aurait dû cramer Rome pendant qu'ils la dirigeaient encore, car si rien de la ville ou de son cap ne nous appartenait, la signature aux côtés de ses cendres aurait été la nôtre. On leur aurait laissé les ruines et gardé nos torches et nos voix pour bâtir des édifices à la hauteur de nos âmes, à coups d'hurllements enflammés et de débris d'ouragans, là où aucune architecture humaine n'est parvenue à se maintenir. On aurait eu notre cité que dieu n'aurait pu effondrer, où il n'y aurait pas besoin d'accoudoirs, pas plus que de volonté. Une ville que tu ne peux atteindre que si tu n'as pas de destination, où l'injustice s'arrête aux portes. Une ville pour tous les exclus d'intervalle et les laissés pour compte. Ça fait trop longtemps qu'on aurait dû quitter ce pays sinistre ou le temps s'achète et l'art se vend.

Mais voilà, la réalité te rattrape toujours : l'humain s'en va, les accoudoirs restent.

Le monde des Hommes restera hostile même pour le dernier d'entre eux.

Voici notre héritage : des déchets, les statues de ceux qui ont bâti nos mémoires, et l'architecture de nos écarts de richesses. On pourrait croire que c'est encore habité, qu'un quidam va ouvrir ses volets pour me dire de la mettre en veilleuse. Je sens presque la trace d'un mouvement indélébile traverser les boulevards. Et pour cause : Ici le mouvement n'est pas dû au hasard ou à l'instinct, pas plus qu'à la traque ou la fuite. La voie est tracée sur un tapis d'éternel, les directions sont infinies et les sens uniques. On a planté des graines de béton desquelles ont jailli des arbres à reflets, qui continuent de pousser dans un immobilisme effréné.

Tout a été minutieusement déposé, abandonné avec la fonction d'accélérer, de ralentir ou moduler un flux, qui s'est ancré dans nos âmes comme un instinct millénaire.

Il n'y a plus que la trace.

La ville est notre trace.

Notre empreinte dans le marbre du monde.

L'individu ramasse un journal collé à sa chaussure.

Même moi j'ai laissé mon empreinte sur le monde.

J'te jure ! Tu me crois pas ? Écoute ça...

L'individu s'assoit à l'arrêt de bus et lit le journal.

‘Portrait du dernier Homme sur Terre’, un article signé Gilles Lamoux et Sandrine Cotentin.

« Il est, selon toutes nos sources, et d'après les différents témoignages recueillis par nos équipes, le dernier être humain à encore habiter le monde. Le seul. Ce matin, le marché des quais qui d'habitude fourmille de vie, est désert. Nous interrogeons un premier commerçant, puis un autre, tous font état du même constat et témoignent la même inquiétude : « Il n'y a plus personne, c'est la première fois que ça arrive en 20 ans de métier. On a installé les étals ce matin, d'habitude il y a d'autres marchands, des gens qui promènent leur chien, de la circulation. Mais aujourd'hui, rien » Nous confie Jean-Marc, primeur depuis que ce marché a vu le jour. Les clients partagent le même trouble « Vous savez, ça n'a rien d'amusant de venir ici comme chaque matin, et de constater qu'il n'y a plus aucune âme nulle part » Nous livre une dame. Plus loin, une autre nous interpelle : « Ce n'est pas qu'ici, c'est partout ! Il n'y a plus personne, j'ai téléphoné à des amis à d'autres endroits du monde. Tous m'ont confirmé que ça y est, il n'y a plus d'humains sur Terre, c'est une certitude. » Plus aucun ? Pas encore. Cette histoire pourrait être celle de n'importe qui, elle pourrait même être la vôtre, celle du dernier humain. Une histoire qui n'aura peut-être jamais de fin, car on reste le dernier même à travers la mort, on le demeure à vrai dire, jusqu'à ce qu'un autre prenne la place. Autant dire que ça peut durer. Ainsi le dernier être n'est jamais assuré d'être le dernier, tant en tout cas, qu'il reste d'autres Hommes. Quand bien même chacun serait le dernier, il y en aurait toujours un qui serait plus dernier que les autres, plus dernier que le tout dernier, si dernier qu'en dépassant le suivant, il resterait quand même dernier. C'est de cet humain dont il s'agit, celui logé en chacun de tous, pris entre la mort et la solitude, que nous avons observé dans l'attente du moment où il ne serait plus le dernier, au beau milieu de l'empire du vide, figé comme une mémoire vivante et indélébile. L'histoire du dernier humain ne pourra être contée qu'au dernier humain lui-même et de ce fait blablablaba... »

L'individu jette le journal.

Il n'y a pas de dernier humain.

Il n'y en a jamais eu.

Il n'y en aura jamais.

Ou bien nous sommes tous les derniers, partageant le dernier instant, ou bien nous sommes éternels, dans un instant d'infini.

L'humanité est un mouvement, une onde qui s'amplifie avec le temps et se propage en elle-même. Un mouvement qu'aucun obstacle ne peut interrompre et qu'aucun moteur n'alimente, un mouvement hors de contrôle et implacable, comparable au temps qui passe où à l'univers qui se dilate.

Cette vibration s'est déjà diffusée dans toutes les strates du monde : Dans l'écorce des arbres et les épaisseurs du sol, sous ma peau et mes muscles, dans les fibres du vent et les replis de ma mémoire. Il n'y a rien que je puisse faire pour en réchapper.

Fuir n'y changera rien.

Fuir pour aller où d'abord ?

Ailleurs c'est comme ici.

Mais ailleurs.

Le même feu, le même banc, la même poubelle, le même coin à pisse, le même arrêt de bus, et la même absence de bus, sauf que c'est ailleurs, tu comprends ? Ailleurs tu redeviens un inconnu, et les autres des étrangers.

Ou l'inverse.

Ouais, je vais me barrer. Bien sûr. Dès que le bus arrive j'me barre.

L'individu commence à rassembler des affaires qui traînent et des valises abandonnées dans le décor.

Pars autant que tu veux, aussi loin que possible, si tu restes le même, tu atterriras toujours au même endroit. Le présent importe peu à la mémoire.

On dit toujours qu'on part, qu'on va partir ou qu'on est parti, mais on ne parle jamais d'arriver. À quel moment on arrive ?

Celui où on pose le pied sur une terre nouvelle ?

Celui où nos habitudes se sont imprégnées de leur seconde peau ?

Celui où l'on ne veut plus partir ?

J'ignore si c'est possible d'arriver, et si c'est seulement souhaitable : la fin de tout, la fixité dans un univers peuplé par le mouvement, la fuite qui se confond avec l'arrêt. Je ne pourrais pas partir d'ici, pas tant que je n'y serai pas arrivé. C'est sûrement ça le problème, je dois réussir à assimiler cet endroit, y faire corps, être part de son

écosystème pour pouvoir espérer en échapper. Rester là, c'est sans doute le plus long voyage que j'ai entrepris.

L'individu pose une valise qu'il ouvre. Il regarde à l'intérieur.

Elle est morte. Ça oui. Bien comme il faut. C'est normal depuis tout ce temps. Elle est plus morte qu'on ne pourra jamais l'être. En tout cas je ne suis pas sûr de pouvoir mourir à ce point.

Ça s'est fait sans un bruit, sans violence, sans fracas. En un souffle, entre deux battements de secondes. Nous nous sommes emmurés dans un silence si profond, un vide si vaste, que l'écart entre les individus a empêché l'humanité d'exister encore. Qu'est-ce que j'en sais de ce qu'il s'est passé ? Si ça se trouve, tout le monde est encore là, on est juste plus capable de se voir, de s'entendre, on s'est camouflé dans le sillage de nos gestes et sous les vibrations de nos voix.

C'est comme ça qu'on a disparu, ou qu'on est encore en train de s'effacer. On s'est fondu en un mouvement trop rapide pour être saisi, on est plus qu'une trace, une archive d'un présent potentiel.

On était des fantômes.

Des ondes à la surface du bitume.

Je suis un fragment d'écho.

Regarde-moi ça... Comment c'est possible de disparaître à ce point ?

L'individu extrait de la valise une robe qu'il manipule comme si elle entourait encore un corps. Une forme de lourdeur et de rigidité semble émaner du bout de tissu.

Chaque heure qui s'ajoute à la précédente est un coup de poignard supplémentaire, une morsure du temps à travers l'email du vivant. Des cicatrices se déposent sur les plaies, des secondes sur les années. L'humain est un fil de chair croulant sous tant de lances qu'on ne distingue même plus l'animal sous la peau qui l'enterre. Un fil entre le monstre et la vertu, dont chaque lien avec ses semblables renforce la toile d'une créature capable de plus d'horreurs et de plus de miracles encore.

La lumière a plu dans une nuit sans nuages, des étoiles éphémères ont ponctué le désert de signes et légendes. Des océans ont poussé là où les mers ont accouché leurs rivages et l'aurore a couvert les terres pour les préparer aux ténèbres.

La civilisation a renversé son verre de vin à la surface de la planète, ça n'était rien d'autre qu'un accident. Un accident programmé.

L'individu laisse tomber la robe au sol. Il tire un autre vêtement de la valise pour couvrir la robe.

Et à chaque fois que tu essayes de nettoyer cette tache, tu ne fais que l'étendre, l'épaissir, et tu rajoutes du vin, à tel point qu'il devient du sang, puis le sang devient flamme, et la flamme devient rage, et la rage haine, puis la haine larmes, les larmes océan, l'océan tempête, la tempête folie, la folie meurtre, le meurtre silence, le silence honte, la honte vin, le vin sang, le sang flammes, les flammes rage...

Il continue en boucle tout en retirant toujours plus de vêtements et les répandant au sol, jusqu'à vider le sac.

Moins il y a de gens, plus il y a de vêtements.

Des vêtements pour cacher les corps, mais pour cacher leur absence plus encore.

Il n'y a pas de cadavres, nulle part. Aucune dépouille.

Sept milliards de personnes, ça ne se cache pas comme ça. Encore moins leur odeur. Et surtout leur silence.

Qu'est-ce que j'en ai fait de ces gens ?

L'individu tâte ses poches.

C'était quand la dernière fois que j'ai vu quelqu'un ? Peut-être que si je refais le chemin inverse je vais les retrouver... Rho et puis de toute façon ils finiront par réapparaître. C'est toujours lorsqu'on ne les cherche plus, que les choses se retrouvent.

C'est lorsqu'on ne l'attend plus, que le bus arrive.

Qu'on ne croit plus en dieu, qu'il se manifeste.

Je vais finir par croire que chaque seconde qui prolonge mon être est une manifestation de dieu. Je vais même finir par penser qu'il n'y a qu'en croyant en lui que je pourrais le tuer...

Ça me rappelle une histoire. Le fou sans foi. Je te l'ai déjà racontée ?

Le feu passe au rouge.

Ça se passe dans un pays lointain, à une lointaine époque. En ce temps il y avait des saisons. Il n'y avait pas de bus, mais il y avait un village, et dans ce village, un homme. Un homme qui ne croyait pas en dieu. Il était fou. C'est du moins comme ça qu'il était perçu par ceux qui eux étaient des Hommes.

Que la foi lui fasse défaut, c'était son problème, les habitants pouvaient le tolérer tant qu'ils n'échangeaient pas avec lui de peur que sa folie les contamine. Alors il restait à l'écart, et vivait au milieu de ses frères tel une bête sans âme. Se détourner de dieu l'éloignait avant toute chose de la compagnie des Hommes, et c'était aussi bien.

Un jour un enfant, peu importe quel jour et quel enfant, est rentré chez lui en interpellant ses parents

« *Dieu existe ?*

-*Bien sûr que oui, enfin !*

-*Comment on le sait ?*

-*Regarde autour de toi : la vie, la terre, le ciel, ce n'est pas l'œuvre d'une créature terrestre ou du hasard !*

-*Oui, mais si c'était pas l'œuvre de Dieu ?*

-*Mais qui t'a mis une idée pareille dans la tête ?!*

-*Je ne sais pas... Dieu ? »*

Si cet enfant avait été capable de douter par lui-même, on a attribué cet écart au fou. Il n'y aurait que lui pour corrompre un esprit encore jeune. Alors sans autre forme de procès ou de preuve, le fou a été chassé, forcé à l'isolement à la pointe d'une montagne, obligé de vivre en ermite à cause d'un enfant trop curieux. Qu'on soit clair, ce n'est ni la faute de l'enfant, ni la faute du fou, ni même, soyons fou, celle de dieu, mais bien de celle des Hommes.

Le fou avait pour lui la montagne et sa solitude, ainsi qu'une bonne réserve de temps avant de mourir, dans laquelle il piochait avec parcimonie.

Le fou n'était pas vraiment fou, seulement la foi était un organe malade en lui. Et il est certains organes dont la défaillance vous rend en meilleure santé. La foi en fait partie. Le fou vivait au cœur des Hommes en se contentant de leur ignorance, mais lorsqu'il a été condamné à l'exil, sans doute sa solitude l'a placé sur la route inévitable de la folie. La distance qui le séparait de ses semblables prit une tournure différente lorsqu'il comprit qu'il devenait pour lui-même celui qu'il était dans les yeux de ceux qui l'avaient chassé.

« *Si j'étais un Homme, pensait-il, j'aurais fait d'ordonner et d'obéir mes principes, mais je suis un fou. Un fou qui porte un masque d'Homme. Un fou qui parle la langue des empoisonneurs de rivières. À vivre au sommet de ce mont, on a fait de moi un loup. On ne me soumet pas, on ne me sert pas. Plus on m'oublie, plus je me souviens. »*

Après des années isolé avec son âne et son reflet, le fou prit en confiance de redescendre à la ville dont il avait été écarté. Une foule se formait alors qu'il arrivait en porteur de message et que personne ne semblait le reconnaître. Il s'est dressé au milieu des habitants et a pris la parole.

« L'un de vous n'a-t-il jamais douté de Dieu ? »

L'assemblée se cherchait du regard, consternée par un tel discours impie.

« Honte sur vous ! Celui qui n'a jamais douté de sa foi n'a jamais cru en dieu. Le doute est à la croyance ce que la nuit est au jour : un repos sain et inexorable. Vous avez tant chassé les ténèbres, qu'elles portent la robe du soleil maintenant, et votre certitude a fait de vous des pantins indignes de dieu. Ce n'est jamais le seigneur qui lapide le profane ou incendie Babylone, la punition divine est toujours de la main de l'Homme, mais les crimes qu'il commet en revanche, ne sont jamais du fait de dieu. La foi est un couteau qui n'abîme pas la peau. Épousez sans crainte cette idée : si votre foi est si tenace, c'est qu'en premier lieu, vous avez peur de l'humain plus que de votre dieu. »

Le fou était devenu un Homme, et les Hommes, des fous. Le village a été retrouvé en cendre, sans la moindre trace de ses habitants.

« Si tu arrêtes de croire en dieu, crains tes semblables ». Ça n'a jamais été aussi vrai que depuis que dieu est mort.

Au tour de l'humain maintenant.

Qui sera le suivant ?

L'autre jour j'ai croisé un loup. Sur la place Jean Jaurès. Il avait l'air désolé, il errait sous une nuit de feu, à la recherche d'un mouvement ou d'une odeur. On s'est regardé comme deux fois la même âme et on a laissé l'autre parler. C'était le dernier loup. Pas le seul, mais le dernier. Oui, c'est compliqué. Il était encore peuplé par les autres, mais les autres ne se peuplaient plus eux-mêmes.

Qu'est-ce que le loup pour l'Homme ?

Sans doute un humain comme les autres.

Il était mon dernier Homme, moi son dernier Loup. On chassait les heures, traquait les ombres et fuyait le temps ensemble.

Le loup m'a raconté dans sa langue, avec les yeux, ce qu'il s'était passé. Les loups s'étaient rassemblés à la lisière de leur territoire qui désormais était infini. Leur histoire s'achevait et ils en avaient pleine conscience sans que cela n'ait fait l'objet d'aucun discours. C'était ainsi. L'espace entre le texte et la page se réduisait et l'acte ultime touchait à sa fin sans soulever de conclusion. Il n'y avait ni morale, ni résolution. Les choses se terminaient ainsi que d'autres débutaient sans qu'elles ne sachent qu'elles commencent. Pour mieux disparaître, ils ont partagé la solitude, afin que s'efface l'espèce dans un premier temps, puis le spécimen dans un second, que chaque loup expérimente le fait d'être le dernier loup.

C'était la fin des loups. Le terme de leur règne, quelque part entre le ciel et les étoiles, hors de nos mémoires et inscrit dans aucun avenir. C'était une fin perpétuelle. Une fin infinie. Une fin qui n'arrêtait pas de commencer.

Le loup ne prononça qu'une seule parole. Il me demanda d'être le dernier. Le seul dernier. Il implorait la mort de cette manière. Je ne pouvais qu'exhausser le meurtre qu'il aurait été criminel de ne pas commettre. Le sang a été emporté par le courant le long de l'avenue Pasteur jusqu'à l'horizon. Les autres loups regardaient la scène en avalant leurs prières car plus aucun dieu ne pouvait les recevoir désormais. Tous se dispersèrent dans le silence et la résignation qui avait éteint leur espèce. Le silence et la résignation qui étaient la conséquence de leur extinction.

C'était la fin de notre échange, dans le seul langage commun entre l'Homme et la nature :

La violence.

On est pas des animaux plus violents que les autres. Plus violents que des prédateurs certes, mais pas plus que les autres en tout cas. C'est paisible un prédateur. On est des prédateurs que pour nous-mêmes, dans la jungle factice qu'on s'est créée, parce que des armes nous ont poussés entre les mains, et que l'instinct de la victime est encore plus cruel que celui du bourreau. Une espèce conçue pour décimer n'importe quelle autre, n'a pas l'appétit de la destruction, de prendre plus que ce dont elle a besoin, sinon la nature courrait au déséquilibre. Ce sont les proies qui prolifèrent lorsqu'elles n'ont plus de prédateurs.

Nous sommes des proies.

Des proies orgueilleuses.

Armées préventivement pour tuer plus qu'il ne pourra vivre pendant un millénaire, on sait jamais, des fois qu'il resterait des choses à exterminer une fois qu'on aura fini de tout décimer sur deux mondes.

Armées au seul motif de se défendre.

Mais se défendre de quoi ?

De celui qui ne te ressemble pas, ou qui te ressemble trop. De celui qui prend ta place ou fuit la sienne. De ceux qui pètent les plombs, qui viennent verser ton sang pour cacher le leur.

Se défendre de nous-mêmes.

Comment tu peux craindre tes semblables sans te craindre toi-même ? Sans envisager que chaque humain a le même potentiel pour commettre l'innommable, que ton confort te préserve d'enfreindre la morale et que ton innocence n'est que la ligne continue du crime que tu n'as pas encore franchie.

J'ai ce rêve qui revient régulièrement : Le ciel est gris, la mer est agitée, le vent est chargé de houle et je marche le long d'une digue qui s'enfonce dans l'océan. Il n'y a personne, juste les vagues qui lèchent les rochers et des mouettes qui font du surplace.

T'as un mec, dans l'eau, au milieu des remous. Il se noie, il appelle à l'aide. Je sais même pas s'il est au courant que je suis là.

Moi je sais pas nager.

C'est pas volontaire.

Je sais pas nager.

Si j'essaye de le sauver, on crève tous les deux, si je retourne à la ville, il aura dix fois le temps de se noyer, il n'y a rien que je puisse faire.

Rien.

Je pourrais faire semblant de m'activer, vainement, dans l'espoir qu'un miracle se matérialise dans mes mains.

Je pourrais tout aussi bien détourner le regard.

Je pourrais enfin chercher des secours pour me donner bonne conscience.

Mais voilà, il est condamné à mourir, moi à le savoir.

Alors je le regarde. Juste je m'assois sur les rochers, je contemple l'horizon, et sous l'horizon il y a cet homme en train de mourir. Je n'arrive pas à ne pas le regarder. Ça attire mes yeux comme un aimant à pupille. Une araignée dans un coin de mur. Je ne vois rien d'autre quand bien même je le distingue à peine. Face à ce spectacle je reste impassible, pas en colère, pas triste, pas en colère de mon absence de tristesse ni triste de ma non-colère. Je le regarde juste comme un papillon s'éteindrait lentement au sol, en attendant son dernier battement d'ailes.

Et entre deux crêtes, l'homme a disparu.

Quel genre de monstre faut être pour rester dans la contemplation pendant un moment pareil ?

Je redoute ce jour où le rêve ne sera plus un rêve, et où l'indifférence sera réelle. Mais cette indifférence est la seule porte à franchir pour me préserver, et la solitude m'en donne la clé. C'est moi-même avec ma honte et mon remords de pas savoir nager. Dieu seul pourra me juger. Autant dire que je partirai impuni.

Mais admettons que je ne sois plus seul sur cette foutue digue, et que tous les jours quelqu'un d'autre se noie et que personne ne bouge, qu'est-ce que ça changerait ?

« Il faut aider cette personne ! Pourquoi personne ne fait rien ?! »

-Parce qu'il y a toujours des noyés et qu'on ne peut pas sauver tout le monde. On ne peut pas. »

Le lendemain depuis la même digue, dans la même mer, avec les mêmes témoins, une autre personne se noie. Le jour d'après une autre. T'es toujours aussi impuissant, mais de moins en moins révolté. À force ça fait partie du paysage, t'y fais plus trop attention,

et quand un étranger débarque et qu'il s'indigne de ça, c'est toi qui viens lui dire qu'il y a toujours des noyés, et qu'on ne peut pas sauver tout le monde. On ne peut pas.

La vérité n'est pas belle, mais elle est là : les témoins détournent le regard des victimes, mais ils détournent surtout leur regard des autres témoins.

Deux Hommes regardent en direction de la mer et en voient un troisième se noyer. L'un n'est pas capable de le voir, l'autre n'est pas capable d'agir. Tu préfères être lequel ?

J'ai toujours été celui qui voyait tout, les détails, les actes passés sous la table, les agressions au fond du bus... Quand il passe... Et j'ai jamais agi. Jamais parlé. Mais je vois. Plus je vois, plus mon silence est immense. Je vois à tel point que je me demande si c'est normal de voir autant. Je ne parviens plus à voir les vagues sous les cadavres.

C'est toujours mieux que d'être celui qui se noie tu me diras. Qui se noie par sa faute, parce qu'il n'est pas capable de ne pas se noyer.

Je suis devenu ces trois hommes.

Celui qui ne voit pas.

Qui n'agit pas.

Qui ne sait pas nager.

Je n'ai plus pied. Depuis longtemps déjà. Sur terre. Oui, je n'ai pas pied sur la terre, c'est spécial hein ? Le monde est trop profond, trop agité. C'est pas faute de lutter, mais je sais pas nager, j'ai jamais compris comment on faisait. Tu es censé flotter naturellement, moi je coule. Je comprends pas.

Je pensais que c'était le genre de chose qui venait naturellement, sans effort, avec le temps. Je voyais les adultes, ils savaient lire, je me disais pas qu'il fallait apprendre, juste « *Je sais pas encore lire, ça viendra !* ». Grandir se fait tout seul après tout. Je les voyais capables de communiquer entre eux, de trouver un travail et de trouver la volonté de chercher un travail. Capables de faire des choix, de passer un appel, de conduire une voiture. Je croyais que toutes ces choses qui me paraissaient étrangères, deviendraient évidentes avec le temps, que j'allais acquérir la capacité à être comme tout le monde, mais la distance n'a pas arrêté de se creuser à mesure que le temps se réduisait.

Je ne sais pas nager.

Il y a des choses qu'on n'arrive pas à apprendre jeune, et qu'on ne parviendra de moins en moins à apprendre par la suite, c'est une prédisposition. Je regarde autour et je ne vois pas mon monde, je n'y trouve pas d'écho, pas d'appartenance. Il m'est autant éloigné qu'un paysage à travers une vitre, qui circule implacable, alors que la vie

m'entraîne à son opposé. Je regarde ça comme un voyageur en transit qu'attendrait d'arriver à une destination qui n'existe pas... Quel merdier...

L'individu tire un briquet de sa poche.

T'aurais pas une clope par hasard ?

Le feu passe au rouge.

Pourquoi je demande ? Putain de fin du monde....

L'individu allume une cigarette invisible et la fume un moment avant de reprendre la parole.

Imagine c'est moi, le gars du rêve.

Que je sois là, à me noyer dans la solitude, jusqu'à en crever, jusqu'à ce que mon corps abandonne la vie, et qu'il y ait une personne qui observe, sans que je le sache. Qui assiste à ça impuissante, parce qu'elle ne saurait pas résoudre la solitude, parce qu'elle sait qu'on ne prolongera rien en se tirant de là. Alors au lieu de partir elle regarde sans interférer, parce que ça reste un spectacle, et ça lui expose l'humain à vif. L'humain à sang, à fleur de vie, dont l'être s'exprime par le rejet de sa substance.

L'humanité c'est l'océan, tu piges ? On se débat pour accrocher la surface, choper une ration d'air pour braver les abysses, parce qu'on peut pas tous être à la surface, tout en étant convaincus de l'inverse.

Moins y a d'humains, plus chacun est une part importante de l'océan.

Plus t'es seul, plus t'es vaste.

C'est pas une putain de nouvelle ça ?

T'entends comme je suis vaste ? Comme je suis infini ! Je n'ai jamais vu d'horizon aussi lointain qu'en me tournant vers moi-même.

C'est là qu'est toute la beauté de la solitude. Tout est en suspens, les secondes n'ont plus le même poids, les mots le même goût, t'as juste ton flux de vie qui te maintient à la surface du monde et tu ressens l'existence. C'est pas une chose figée, ancrée dans ton corps, c'est un mouvement, une vague qui cherche à s'évader de toi.

Tu la retiens.

Mais elle fuit.

Tu n'as pas d'emprise sur la vie, tu n'en es pas maître, tu flottes simplement à la surface. C'est un courant qui t'emporte. Le fait d'exister et la volonté de vivre sont deux choses sans lien, quoique tu aimerais les confondre.

L'individu jette sa cigarette invisible et regarde à nouveau les horaires du bus.

On est quel jour ?

Le même qu'hier à tous les coups.

Encore un truc sur lequel on se fait baiser.

On te ressert pas la même purée que la veille, on te ressert la veille ! Tu sais faire la différence entre le 14 heures 8 d'aujourd'hui et celui de la semaine dernière toi ? C'est les mêmes putains d'heures qu'on te rabâche pour soustraire ton avancée, à chaque fois tu crois t'en libérer :

20, 21, 22, 23...

Et à chaque fois on te ramène à la ligne, contre le mur, et tu repars comme un con dans son bocal :

1, 2, 3, 4...

T'as une force interne qui t'incite au mouvement, et tout ce qui t'entoure cherche à te fixer. On te sert l'illusion du mouvement à coup de vitesses furieuses et de distances absurdes, mais c'est pas ça qu'est le mouvement. Ce n'est pas chercher à remplir tous les endroits d'où tu es absent par ton emprunte.

Le mouvement c'est une vibration, un frisson, une secousse. Une dissonance. Son opposé n'est pas l'immobilité, mais la dérive, car rester fixe dans un univers ou tout se déplace, c'est déjà déployer l'effort du mouvement. Le mouvement est une parole qui nourrit le corps, lui permet de s'augmenter sans retour en arrière possible, tout comme la connaissance est un carburant pour l'esprit. Déléguer le mouvement à des machines nous a réduits à une forme de silence dont on ignorait qu'elle existait. Un silence si massif et si fort, qu'il nous a rendus sourds.

On a conjuré le temps, aboli l'espace, tué le vide, omis l'avenir. J'ai été complice d'un monde qui a trop longtemps confondu l'encre et le sang et je n'arrive plus à franchir l'intervalle, il est devenu un fossé, un gouffre !

J'ai tant augmenté la distance avec les autres que je ne suis plus capable de les voir, d'attraper les bus, d'entendre la foule, nos langages ne vont pas à la même vitesse, j'ai à peine prononcé un mot que l'univers m'a déjà répondu un roman.

On est devenu mutuellement invisible aux yeux de l'autre, on se traverse en silence, on se tue nous-mêmes pour assassiner l'autre.

Qui de l'humain ou de l'humanité a engendré l'autre ?

Lequel des deux causera la disparition du second ?

Nos parents ont esquivé la question, nos enfants vont subir la réponse.

L'individu renverse une poubelle et répand son contenu au sol et plonge dedans.

J'en ai plein le cul d'être nourri de rêves et d'ailleurs. C'est gerbant. Je veux dévorer la vérité crue, voir mon reflet détourner le regard, et me laisser aller à l'ivresse du fou le plus fou, celui qui croit en dieu, par le miracle d'un vin rougi par le sang et la honte.

L'individu découvre un pistolet parmi les déchets, le prend dans ses mains.

Demain il n'y aura plus de bruit, plus de silence. Il n'y aura plus d'ici ni d'ailleurs. Demain il n'y aura plus d'hier, pas de demain. On ignore quand est-ce qu'arrivera demain, mais on sait très bien de quoi il est fait.

L'individu tire un coup de feu.

Avec ça tu peux abrégé toutes les histoires. T'auras plus la sensation de manquer de rien, plus aucune emmerde. Tu sauras résoudre la faim dans le monde et toutes les maladies. Ça soigne aussi les insomnies, la dépression, le cancer, le surendettement, le chômage, les problèmes de voisinage, la solitude, l'échec scolaire, l'immigration, la vieillesse, le harcèlement, la guerre, le surmenage, l'exclusion, le stress, la pauvreté, la folie, l'espoir et même les brûlures d'estomac ! Pas d'arnaques, pas de foutaises !

L'individu place le canon sur sa tempe.

On va résoudre ensemble le problème du dernier humain. Avec la même balle, je vais exécuter le crime et sa sentence. La justice sera immédiate, et ce jugement expéditif sera une faute dont on ne pourra pas me faire le procès. Je représente à la fois la lâcheté de celui qui renonce et le courage de celui qui condamne, afin que chacun trouve dans cet acte une conclusion satisfaisante. J'espère que le monde entier pourra se réunir afin de voir l'exécution du dernier Homme, dans sa mise en scène la plus pathétique, les pieds dans la fange, un serpent dans la gorge qui parle à sa place, et le corps couvert du silence désolé de la solitude. Désormais je suis seul avec dieu de la même manière que j'ai été seul avec les autres Hommes. Lui aussi ne sait pas nager apparemment, il n'est bon qu'à regarder. Les ruines du paradis auraient au moins annoncé son existence, mais il n'y aura ni âmes ni décombres, car l'humain est incompatible avec l'éternité. L'heure est pour moi venue d'emprunter un raccourci qui me fera descendre directement au terminus. J'arriverai là-bas à l'heure, et n'aurais plus besoin d'attendre de bus, plus l'envie de fumer. Je vais te dire pourquoi j'ai jamais de feu sur moi, ni de clopes, pourquoi personne n'en a jamais : parce que les autres en ont toujours. C'est pour ça que l'humanité se conjugue au pluriel, ceux qui ont du feu allument les clopes de ceux qui en ont, les sages avec leurs lanternes éclairent les fous dans l'ombre. L'humain au singulier, ce n'est rien d'autre que la mort de l'humain.

L'individu ferme les yeux. Il tire. Aucune détonation ne retentit.

Putain ! C'est toujours comme ça, c'est toujours quand tu peux baiser que t'as pas de capote ! C'est quand t'as décidé que tu voulais aller chez Pepino pour ton anniversaire et prendre une glace au chocolat crémino avec des éclats de noisettes grillées, celle-là et pas une autre, que tu la voulais depuis des semaines, que tu avais tout planifié et écarté toutes les autres possibilités tant celle-ci te paraissait évidente, que t'as eu le temps d'imaginer son goût, sa texture, son odeur, sa fraîcheur et la résistance de la crème en train de fondre, que ton choix est devenu une obsession, hé ben c'est à ce moment-là

qu'on vient te dire qu'il n'y a plus de glace au chocolat crémino avec des éclats de noisettes grillées !

« Non, désolé, il nous reste de la vanille et de la fraise. »

Mais on s'en branle de la vanille ! Là c'est de chocolat dont j'ai envie, de putain de chocolat crémino avec des putains d'éclats de putains de noisettes putains de grillées, et qu'on t'annonce qu'il n'y en a plus, ça te dévaste, ça t'anéantit plus que la perte d'un proche, et perdre un proche ça t'a jamais fait aussi mal que de perdre un animal de compagnie. Pourquoi tu te mets dans des états pareils pour cette glace ? Pourquoi c'est aussi important ? C'est juste ma glace d'anniversaire de chez Pepino, y a pas de fête, pas d'invités, je veux juste me la bouffer sur mon canapé tranquille, c'est tout ! J'en ai rêvé de cette glace, j'ai sacralisé le moment, et un plaisir aussi simple, tu n'envisages pas que tu ne puisses pas y accéder. C'est un peu comme un bus qui ne passe pas finalement.

La texture du chocolat... Elle est si onctueuse, si douce... Et la noisette qui vient relever le tout, qui complète la saveur, je sais pas comment ils font ça... J'ai jamais rien vu de comparable ailleurs, c'est miraculeux une chose pareille.

Alors tu repars. Tu repars sans glace parce qu'il n'y a plus de glace, tu repars sans rien parce que tu n'as plus faim. T'es en deuil de ta glace. Tu boufferas rien d'autre alors tu retournes attendre le bus pour rentrer.

Tu l'attends.

Tu l'attends.

Tu l'attends parce que t'as regardé les horaires du jeudi et qu'on est dimanche ou que c'est les vacances et tu veux pleurer, mais tu vas pas pleurer pour une glace, ou pour une non-glace, si ?

Ça tient à peu de choses.

Cette fois-là, cette fois où il n'y avait plus de glace au chocolat crémino avec des éclats de noisettes grillées, jamais rien de semblable ne m'a autant bouleversé, ne m'a autant frappé de haine et de désespoir.

De la glace.

Au chocolat.

J'avais envie de crever.

Je ne pouvais penser à rien d'autre.

Je me retenais d'exploser.

Les détails sont tout sauf des détails.

L'humain peut encaisser des choses phénoménales, mais ce sont les poussières qui le font dérailler.

Le pire, c'est que je raffole pas des glaces.

La clope non plus. Pourtant je fume, je fume, je fume.

Le café pareil.

L'alcool aussi, le goût m'insupporte, mais qu'est-ce que j'en bois.

Je crois que j'aime pas particulièrement baiser non plus.

Qu'est-ce que j'aime en fait ?

L'individu entre dans une profonde réflexion fait quelques pas avant de s'asseoir sous l'abribus.

Je crois que j'aime attendre...

Il attend, heureux.

Assis au bord du monde, tu regardes le ciel comme le miroir des Hommes. Le sage porte une lanterne pour révéler l'invisible, tandis que le fou éteint les étoiles pour mieux dissimuler ses larmes. Le peuple des ombres migrait perpétuellement entre sagesse et folie, jusqu'au jour où de la folie, personne n'était revenu. Le désert s'était installé dans les esprits de lumière, si bien que la lanterne du sage n'éclairait plus que l'étendue de son ignorance. Une ignorance qui avait trouvé place dans une poche de savoir, et s'était étirée au-delà des limites de l'esprit comme une tumeur au galop. Un mal aussi contagieux que fulgurant, car l'ombre se propage aussi vite que la lumière. Si la connaissance était limitée par les contraintes physiques de ce que pouvait contenir l'univers, le doute quant à lui, tendait vers l'infini. En douter ne faisait que renforcer cette certitude. Les sages ne pouvaient plus guider les fous, car leur monde avait disparu derrière le voile du désert et de la nuit. Le royaume de l'humain existait toujours, mais il n'apparaissait plus de la même façon d'un côté ou de l'autre de leurs yeux. Les sages firent prononcer au feu de leur lanterne leur dernier soupir, et alors que les ténèbres dévoraient le monde, celui-ci se mit à réapparaître dans l'esprit des sages. Ce n'était désormais plus que dans l'obscurité qu'ils parvenaient à saisir la terre qu'ils avaient toujours habitée, et qu'ils peuplaient encore, alors ils comprirent qu'ils étaient devenus des fous.

Hors des ténèbres, il y a des bus qui passent, des soleils qui se lèvent et des glaces au chocolat.

Hors des ténèbres, rien n'existe.

Hors des ténèbres, le temps recommence.

Hors des ténèbres, continuent les ténèbres.

J'étais le sage qui éclairait le monde avec l'obscurité.

Je suis devenu le fou qui a tué le dernier Homme.

L'individu sort de scène.

La lumière revient.